



Augeron¹ est un hameau sinueux de quelques âmes au surplomb de Bonneuil-Matours, un filot tortillard sur la route de Poitiers. Ce ruban borde des murs secs qui chaussent des jardinets clairsemés de roses, de pavots, ornant les huisseries et leurs verres à reflets. Postées sur ce monticule, les maisons basses se suivent comme des wagons, c'est un lieu-dit en chemin de fer, prêt à fondre en contrebas, sur le village. Le pays s'ajuste sous la tiare nommée Moulière, cette forêt dont l'orée s'étirole en arpents à moutons. Des sentiers de sable se perdent dans d'obscurs sous-bois, pistes de chasse et de collecte où des aiguilles de pin tricotent des tapis silencieux, brodés de feuilles de châtaignier, de charme ou de bouleau. Maurice est un enfant du fief et ses petites jambes compassent un univers bien défini, qu'il sacralise. Augeron en est la nef, Bonneuil le transept et Fombeure

matriarcal façonne l'instruction rurale : la pêche, la chasse, les champignons, les cagouilles... Voilà le terreau où s'enracinent les fantasmes par lesquels débute la notion poétique.

Presque adolescent, rien ne le distingue de tous les autres, si ce n'est le désir d'étudier. Néanmoins il est fait, et bien fait ! C'est un paysan, sans espoir de métamorphose.

Au collège de Châtellerault, il intègre l'environnement urbain et fond dans la mélancolie, c'est un enfant de 12 ans qui se destine à une longue vie estudiantine. À 16 ans, il mute dans la capitale poitevine, à l'école normale de Poitiers.

Ses premiers poèmes sont une synthèse d'antériorité pourtant toute proche... la prime enfance. Inépuisable dans l'exercice, il invoque ses réminiscences comme des entités disparues. Singulière clairvoyance, puisque l'époque est un battant sur charnière qui se ferme

Maurice Fombeure

Un poète, un écrivain,
une œuvre à consommer sans modération...

Emmanuel DISSAIS



le chœur. C'est une cathédrale d'enfant. Ses arcs-boutants plongent dans la Vienne, s'enfoncent en forêt, parcours qu'il

jalonne d'accents rêveurs et de ponts suspendus, entre billes et étoiles...

Prime...

Entre les nombreux camarades, il y a les piliers d'une voûte familiale, le grand-père Puisais² et surtout la grand-mère Daillet³, maman de substitution à laquelle il accorde une affection sans faille. Car sa mère, il ne l'a pas connue, « morte en couches »⁴ dit-on en termes distinguées. Recueilli, attachant et tendre, le pupille eut cette relative liberté d'être légitimement admis dans tous les foyers du cercle maternel⁵, d'aller et venir sans susciter d'arrière-pensées. Il eut la chance d'être l'enfant chéri de tous à qui l'on pardonne souvent d'être l'hôte d'une malice qui est son ordinaire. La grand-mère est un point dur sur lequel il peut prendre appui lorsque tout semble fondre autour de lui. Ce ministère

inexorablement derrière lui. Les faucardeurs aux bras nus n'arpentent plus les chaumes, la mécanisation pousse les bœufs domestiqués vers l'étable.

La poésie des grenouilles

Régulièrement il retrouve sa chambre à Augeron, la maison borde le rayon étroit d'un large virage, ample comme un coup de faux dans les blés. En face, dans la corde, un peu à droite et derrière un muret, un trou d'eau perpétuellement couvert par un capot de lentilles accueille des dizaines de grenouilles qui jouent des coudes près d'un cognassier. C'est ici, dans les douceurs crépusculaires, que Fombeure entend depuis sa chambre un récital de croassements. De ces chants nocturnes, sa poésie porte l'empreinte, comme un refrain lancinant, à la manière des artilleurs traumatisés qui entendent le canon toute leur vie. Romance lunaire qu'il gardera toujours. Dès lors les amphibiens nagent dans ses vers, ils sont l'eau de la Vienne, le vert de la campagne et de maladroits promeneurs.

C'est un peu lui en somme. Maladroit dans sa large charpente, dans sa forte voix, dans sa peau brune, dans ses larges mains, dans tout ce que la nature

1. Autrefois orthographié Ogeron.

2. En fait arrière-grand-père de Maurice et père de la grand-mère Daillet.

3. Grand-mère maternelle.

4. Maurice Fombeure est né au hameau de la Rue, commune de Jardres, dans la Vienne, le 23 septembre 1906 ; sa mère y est morte trois jours plus tard. La Rue se trouve à une dizaine de kilomètres au sud de Bonneuil-Matours.

5. Maternel car la famille Fombeure, elle, vit à Jardres.



COLL. MUSÉE M. FOMBEURE / BONNEUIL-MATOIRS

semble écrire sur lui comme un destin derrière l'araire. C'est un mâle, comme on dit en Poitou ! Cependant trottent dans sa tête ce qu'on nomme avec amusement dans la vie rurale « quelques sensibleries ». Cette dualité du corps et de l'esprit Fombeure la portera longtemps ! Peut-être même au point de s'interroger sur sa légitimité de poète. Ainsi écrit-il en

1930 : « Au loin je cache ma tête, dans les doux pétrins du soir / [...] / Ô jour, cache-moi, épargne ma statue dans le vent large »⁶.

En vacances à Augeron, en bras de chemise, il engrange les récoltes, visite les copains, plonge depuis les quais, revisite « les coins », comme on dit en Poitou. Mais pas de poésie, c'est un jardin qu'il

Fombeure par F. Lullien.

⁶. La Rivière aux oies.



COLL. MUSEE M. FOMBEURE / BONNEUR-MADOUIS

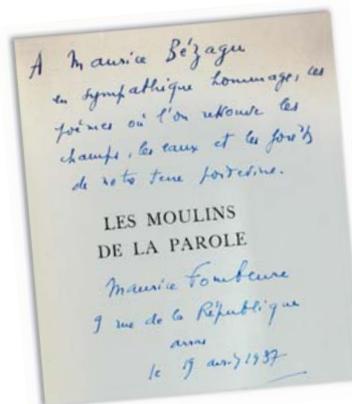
Le grand-père Fombeure, 1947.

garde pour lui ! Encore jeune homme, il n'a guère besoin d'être différent. C'est une position gênante que de s'avouer poète au milieu des velours noirs à grosses côtes. Maurice est bâti, sportif et n'est pas le dernier au chahut, dès lors pourquoi s'affubler de maladies honteuses...

Devenir poète

Le voilà surveillant à Bourges. Il saute le pas d'une correspondance fournie, il cherche des soutiens, des parrainages... Cocteau l'encourage, mais c'est toute la bienveillance d'un Max Jacob qui l'entraînera vers une certitude. Maurice se sent profondément poète et ces encouragements le confortent en sa profession de foi. Cependant, le chemin sera long, il est encore à la faculté de lettres de Poitiers – où il rencontre Carmen, sa future femme. L'aboutissement sera l'école normale supérieure de Saint-Cloud. Fombeure est un travailleur acharné, un bûcheur qui s'interdit l'échec. Les correspondances de Bourges finissent par aboutir à un premier recueil, *Silence sur le toit*, dirigé par Julien Lanoë avec qui il a de nombreux échanges depuis deux ans. Fombeure lui exprime toute la souffrance morale et physique qui pèse sur ses épaules, le travail est si difficile qu'il avoue en pleurer de désespoir. Il se dit au fond d'un puits de science. Il ne lit plus, il n'écrit plus et travaille jusqu'à alimenter un dégoût pour les études

Dédicace des *Moulins de la parole* à Maurice Bézagu, 1937.



COLLECTION PRIVÉE

supérieures. Seules les vacances à Augeron le contentent. De son fief il écrit : « Je vis ici à peu près sans penser, dans une sorte de léthargie douce et un peu triste ». Une autre fois : « Neurasthénie née de la fatigue, fatigue née de l'ennui. Cercle vicieux dont je ne sors pas ». C'est un paysan dans un monde bourgeois, sans doute le seul et l'unique de la promotion, nous ne sommes qu'en 1929, la mixité sociale n'existe pas. Par ancienneté d'écriture, *Silence sur le toit*, est incontestable. Mais dans le domaine de l'édition c'est son deuxième livre, car un peu plus tôt sortait un recueil de nouvelles désormais célèbre *La Rivière aux oies*. À corps défendant, il devint une sorte de diacre pour son Poitou natal, et sur les routes, son trait carré sera signé d'un des meilleurs archevêques qui soit en la matière, Paul Claudel, ce sera en 1942. Cette parabole ecclésiastique est particulièrement adaptée à ce poète de vocation, qui coucha la lourde croix d'une abyssale nostalgie sur ce récit d'enfance. Fombeure est toujours dans la dualité entre le corps et l'esprit, capable de grande littérature ou ravalant sa prose d'une plume timide. À la suite de ses études, il ne s'autorisera plus le lyrisme juste et sans pathos, qu'est *La Rivière aux oies*.

Bouffer la vie

C'est un homme léger qui sort de ces années d'études et de privations – il bouffe la vie ! Libéré et exalté l'armée, mal inspirée, le traîne sous les drapeaux. Revanchard, il en fera un jeu dont il tirera avec jubilation un récit intitulé *Soldat*. C'est un écrit troupier, d'humour et de vin rouge, un recueil accessible. Soutenu par Gallimard, *Soldat* sera remis sous presse plus de onze fois. Dans ses épisodes, Fombeure se dévoile dans son insoumission à l'autorité, dans sa personnalité atypique, effrontée, goguenarde et attachante. Il écrit parallèlement un recueil de poésie, *Images de la nuit*. Libéré des obligations militaires, il suit le parcours classique des enseignants. Au gré des mutations naissent des cercles d'amitiés poétiques. Il saisit toutes les opportunités, ainsi en 1937, à Arras, il adresse ses livres au préfet Maurice Bézagu qu'il sait d'origine poitevine. Muté à Paris, il s'installe au plus proche du nid artistique de Saint-Germain, multipliant affinités et rencontres, tout en gardant des amis fidèles. Dans ses correspondances avec le libraire et ami Lacote, il ne cache pas sa joie de créer des rendez-vous d'auteurs débutants et de poètes confirmés, des rencontres qu'il souhaite festives, comme en attestent les listes d'alcools dont Lacote est en charge.



1. Manuscrit du poème « Solitude », publié dans *Greniers des Saisons*, 1942.
2. Courrier de Fombeure à son ami Lacote pour une réunion et... quelques bouteilles, 1939.
3. Fombeure par J.-L. Pauleau, 1959.
4. Couverture du *Vin de la Haumuche*, Bellenand, 1952, qui chante un petit vin des hauteurs du Pinail, au nord de la forêt de Moulière.
5. Dédicace des *Godillots sont lourds*.
6. Couverture des *Godillots sont lourds*, Gallimard, 1948, avec l'insigne du 57^e régiment d'infanterie coloniale auquel appartient Maurice Fombeure.
7. Dédicace à Paul Eluard de *Dès potron-minet*.
8. Carte de l'« association des écrivains combattants ».

Jusqu'en 1942, il a des difficultés pour devenir un auteur « maison ». Il multiplie alors les éditeurs, tout en déployant sa fougue littéraire, prêtant parfois sa plume à ses convictions politiques de gauche. Ce faisant, Fombeure rejoint le groupe de poètes résistants créé par Pierre Seghers, avec à ses côtés Paul Eluard, Elsa Triolet, Aragon, etc. Dans un même temps il collabore à « l'École de Rochefort », en 1941, principalement formée de jeunes poètes de l'Ouest, qui prônent la liberté poétique au cœur de l'Occupation.

Un des pays d'Ouest... et de la rive gauche

En 1942, Gallimard publie un livre qui contient plusieurs recueils, *À dos d'oiseau*. Préfacé par Paul Claudel, c'est un passeport littéraire unique dans les annales, qui alimente des jalousies sur la rive gauche et fait naître le sobriquet « péquenot de génie ». Entre autres contributions à divers bulletins, il est admis dans la prestigieuse NRF, aux côtés de grands noms de la littérature ou de la critique. Seghers édite *Grenier des saisons*, qui sera un de ses meilleurs recueils.



COLL. MUSÉE M. FOMBEURE / BONNEUIL-MATOURS

Maurice Fombeure.

Fin 1943, il revient à ses premières amours, sa terre, son Poitou, source depuis toujours à la versification de ses souvenirs. Il va enfin exprimer toute son affection, dans un rôle différent de l'habituel poète mélancolique. C'est en légitime propriétaire des lieux qu'il fait la visite guidée, dans un livre illustré d'aquarelles des époux Plisson, rencontrés à la guerre, *Ceux des pays d'Ouest*. Affligé d'un Poitou occupé par l'ennemi, Fombeure revendique l'identité d'un peuple qui n'a rien... d'arien ! Au milieu d'anecdotes patoisantes sur les us et coutumes locales, il introduit dans les dernières feuilles de l'ouvrage, sous le chapitre « Denier à Dieu » – dernier adieu ? – une page émouvante sur ses attaches pour les Poitevins. Bien plus tard, avec *Mystère de Poitiers*, il réitérera ce vibrant hommage.

Fombeure par Suzanne Vattier.

Maurice Fombeure... au musée

Le musée Maurice Fombeure, installé au cœur de Bonneuil-Matours, 1 rue du 8-Mai-1945, retrace sa vie de poète et d'écrivain. Il est ouvert de mai à octobre : du mardi au vendredi de 10h à 12h et de 14h à 17h (jusqu'à 18h en juillet-août) ; le samedi de 10h à 12h (et de 9h à 12h en juillet-août). La visite est gratuite.

Contacts : tél. 05 49 85 08 62,
mail : officedutourisme.bonneuilmatours@wanadoo.fr,
Internet : <http://www.bonneuil-matours.com>



COLL. MUSÉE M. FOMBEURE / BONNEUIL-MATOURS

Devenu l'incontournable de la rive gauche, autant pour ses abus du petit bleu, aux effets parfois cocasses, que pour sa prodigalité en ordonnances littéraires, qu'il donne volontiers aux jeunes auteurs, Fombeure s'engouffre dans son bouillonnement. Il compose une pièce de théâtre, mélodrame lyrique « pour rire et pour pleurer », *Orion le tueur*. Joué par les Frères Jacques, ce succès est encore monté de nos jours. Ses textes intéressent les musiciens. Francis Poulenc et une dizaine de compositeurs mettent en musique les vers de Fombeure. Les Frères Jacques, Catherine Sauvage et, plus près de nous, Michel Fugain, chanteront sa poésie...

Sa guerre...

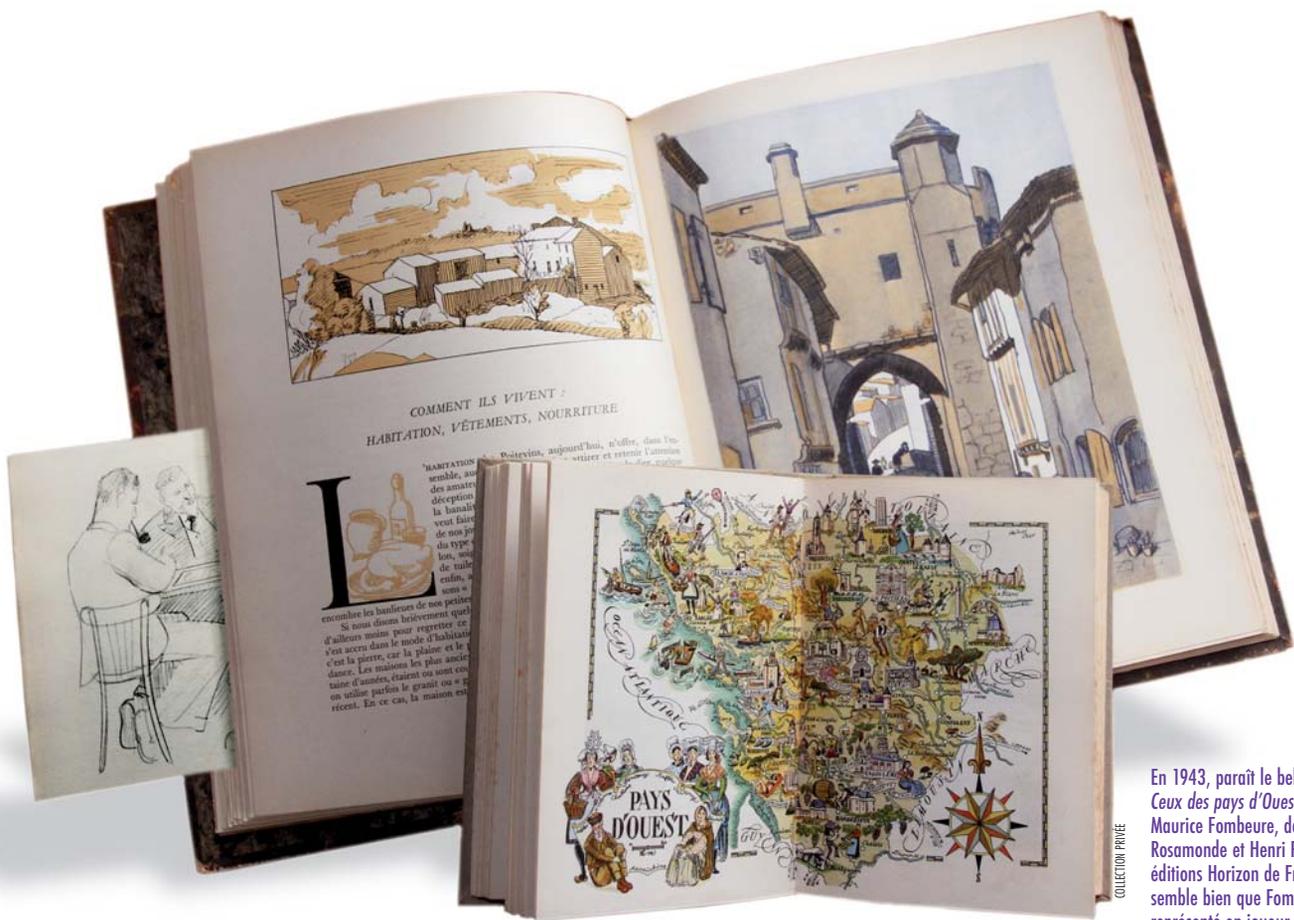
Il faudra attendre 1948 pour que Fombeure nous raconte sa guerre. Avec *Les Godillots sont lourds*, suite logique de *Soldat*, il s'amuse des logiques militaires qui le mènent du sud au nord et du nord au sud, en train, à pied ou à vélo. Il est toujours l'homme qui rit et qui boit, effronté devant l'autorité. Il n'est que sergent, malgré son cursus de normalien. Les officiers s'interrogent sur l'homme. Très vite ils découvrent que ce conscrit de l'école des sous-officiers de Clignancourt fut une forte tête. Malgré ses frasques au service militaire, la guerre a besoin d'hommes comme lui. C'est donc comme cartographe qu'il est employé, relevant les dénivellations appelées « cotes » sur les champs de batailles.

L'auteur joue sur l'ambiance cabocharde mais ne livre aucun sentiment personnel sur cette période. Il ne parle ni du sang, ni des morts, ni même des combats. Le poète n'était pas à proprement parler antimilitariste ou pacifiste. Néanmoins, à force de faire le malin, il est mis aux arrêts avec un motif grave. Par accident, son livre *Soldat* circule dans la hiérarchie... Jugé antimilitariste, mis aux arrêts, il ne doit son salut qu'à ses connaissances : le préfet Bézagu et un officier d'active originaire de Ligugé.

Les Godillots sont lourds est un récit de guerre singulièrement différent des autres, il ne triche pas, raconte l'instant et ne se projette pas dans l'après-guerre. Sa résistance à l'ennemi se fera par écrit. La guerre, celle du sang, il en parlera longuement dans ses poèmes où « les soldats sont des ombres noires ».

Quel est-ce cœur ?

Jusqu'aux années cinquante, Fombeure est partout dans la littérature, la chanson, le théâtre, la critique, les jurys... Il anime de nombreux cercles : les poètes du mercredi chez Lipp, le groupe « de la nouvelle Origine » au café de la Régence ou encore au Flore. Il n'est pas réputé pour être sobre, d'ailleurs il ne se cache pas ! Cela amuse ses amis... Robert Sabatier, Marcel Aymé, Léon-Paul Fargue, font circuler des anecdotes à ce sujet.



En 1943, paraît le bel ouvrage *Ceux des pays d'Ouest* (textes de Maurice Fombeure, dessins de Rosamonde et Henri Plisson, aux éditions Horizon de France) où il semble bien que Fombeure soit représenté en joueur de manille (p. 36). En 1950, les éditions Odé lui confient la rédaction du texte « Les pays d'Ouest » pour leur ouvrage *Les Provinces de France*.

Une rencontre fortuite amène notre poète aux côtés d'un grand résistant et photographe, Ervin Marton, pour un livre commandé par l'office du tourisme, *Paris m'a souri*, une collaboration qui fera naître des images connues de tous.

En 1967, il publie son testament poétique, *Quel est-ce cœur ?* C'est un choix de textes car il se sent au bout de l'œuvre ; son dernier recueil sera *À petit chat*, vingt-troisième ouvrage de poésie.

Fombeure n'a jamais cessé d'enseigner et n'avait pas bonne presse auprès des inspecteurs. Tout laisse supposer qu'il relativisait son statut... Il est toujours un paysan, il boit et parle fort, l'âge l'a rendu encore plus épais, avec un regard noir et des traits gobetés à la truelle. Il n'a rien à voir avec la finesse d'Éluard, la petite corpulence d'un Paul Fort ou la beauté d'un Camus. Il est proche d'un Fargue, son ami, qui est de même gabarit.

Il revient régulièrement dans sa maison d'Augeron, ici personne ne connaît véritablement ses activités. Pour tous, y compris le voisin d'en face, « mon grand-père Bonnaudet », c'était « l'père Fombeure ». Il s'installe à Augeron de 1970 à 1976. À l'époque, dans le hameau, peu savent qu'il fut récipiendaire de la Légion d'honneur, ou fait officier des Arts et lettres – par Malraux lui-même –, ou bien encore médaillé par l'Académie française et grand prix de poésie de la ville de Paris. Il meurt à Paris en 1981, mais, selon ses

souhaits, il est enterré à Bonneuil. En 2001, il rejoint officiellement la liste des auteurs classiques, fixée par arrêté ministériel...



PHOTO EMMANUEL DISSAIS

Bien sûr, son œuvre est trop importante pour en faire une critique dans ces lignes. Rien ne peut remplacer la lecture de ses livres qu'il est malheureusement difficile de se procurer. Chacun

pourra néanmoins tenter sa chance en direction des bouquinistes et d'Internet. Réjouissons-nous simplement de l'intérêt croissant pour son œuvre poétique, peut-être entraînera-t-il des rééditions...

Les photographies sont de l'auteur.



Bibliographie

- Philippe Pineau, *Bibliographie des éditions des œuvres de M. Fombeure*, ORACL édition, 1984.

- Jean Rousselot, *Maurice Fombeure*, Seghers, 1957 (réédition Brissaud, Poitiers, 1983).

Et quelques textes de Maurice Fombeure au choix du cœur :

- *La Rivière aux oies*, Rieder, 1932 (réédition Brissaud, Poitiers, 1983).
- *Soldat*, Gallimard, 1935.
- *Greniers des saisons*, Seghers, 1942.
- *À dos d'oiseau*, Gallimard, 1942.
- *Les Godillots sont lourds*, Gallimard, 1948.
- *Le Vin de la Haumuche*, Bellenand, 1952 (réédition UPCP, 1989).
- *Quel est ce cœur ?*, Gallimard, 1963.

Image de Ervin Marton pour *Paris m'a souri*, textes de Maurice Fombeure – Yves Montand et Simone Signoret.



CÉLÉSTINE PHOTO